

**Dédicace de « Un amour tissé dans la tourmente » et « La maison de la tendresse » de Evelyne Accad à l'Harmattan,
Le samedi 27 novembre 2021**

Ces moments intenses de convivialité et d'amitié ont permis de transcender les souffrances tellement anxiogènes que nous vivons actuellement dues à la pandémie, au Liban et au monde. Nous traversons une période très douloureuse de notre Histoire et nous ne voyons pas la fin de ce chemin de calvaire. Les personnes réunies à l'Harmattan ce soir-là, bravant un temps de pluie et de froid glacial, certaines venant de loin pour l'occasion, celles et ceux qui ont regardé de plusieurs coins du monde par zoom, ont apporté ce moment de grâce permettant de voir plus loin que la tourmente : l'horizon de lumière est là... Merci à vous tous pour vos apports et votre amitié, Evelyne

Elizabeth DePablo :

Chère Evelyne, Chères toutes et chers tous,

Tout d'abord je tiens à m'excuser pour mon absence et je remercie très chaleureusement Christiane Veauvy d'avoir la gentillesse de lire ma maigre contribution.

J'ai eu la chance de rencontrer pour la première fois Evelyne Accad en 2012 grâce au séminaire de Christiane Veauvy « Genre, Politique, Sexualité(s). Orient/Occident ». A cette époque j'étais directrice éditoriale du programme des archives audiovisuelles de la recherche à l'Escom (FMSH). Ce programme nous a permis d'enregistrer (en avant première, si je puis dire) des conférences, des séminaires, des colloques, de réaliser des entretiens avec des chercheurs, ainsi que d'en accompagner d'autres sur leurs terrains de recherche et de proposer en libre accès sur internet des dossiers multimédia puisqu'ils

permettaient de mettre en lien, des vidéos, des textes, des images... Le séminaire de Christiane me tenait à cœur car il proposait – et propose toujours – des sujets qui me sont chers et il tenait une place importante dans les archives.

Ma rencontre avec Paul Vieille s'est déroulée un an plus tard, toujours dans le cadre des AAR, grâce à l'enregistrement des journées du colloque Hommage à Paul Vieille. Bien sûr, je n'ai pas eu la chance de le rencontrer réellement mais ces journées m'ont permis de connaître plus précisément la pensée et les travaux de Paul Vieille. C'est véritablement à partir de ce moment, et grâce à l'ouvrage qui est paru par la suite, que je me suis plus particulièrement intéressée à la revue *Peuples Méditerranéens*, aux travaux de Paul Vieille et, pour des raisons beaucoup plus personnelles, aux écrits d'Evelyne Accad. Une sorte de retour vers un passé que j'avais mis de côté mais qui a trouvé tout son sens dans les sessions des séminaires de Christiane et qui m'ont données l'occasion de relire des textes de féministes engagées et de découvrir les livres d'Evelyne.

« *Un amour tissé dans la tourmente* », au début, je l'avoue, m'a un peu désarçonnée. Comment qualifier ce « *récit à 3 voix* » ? Était-ce une biographie multiple, un récit mémoriel, un journal intime ? Abordé trop rapidement sans doute, je décidais de le laisser de côté un *temps*, juste le *temps* d'avoir le *temps* de m'y replonger tranquillement. Et puis en le feuilletant, je me suis arrêtée sur le titre « *Tunnel* » et petit à petit les mots ont fait sens, les pensées se sont ordonnées et le cheminement des sentiments décrits s'est dévoilé au fil des pages. Je l'ai abordé en fin de compte dans un désordre absolu, sautant d'un titre à un autre, pour le reprendre quelques temps plus tard depuis le début. Tous les thèmes de la vie y sont abordés, l'enfance, la famille, une certaine forme d'exil, la guerre, la maladie, la souffrance, ... et la mort qui y est

décrit dans tabou car elle aussi fait partie de la vie. Et au dessus de tout, cet amour singulier et fusionnel qui transcende les maux au gré des pages : « *A deux, ils se réchauffaient plus vite. N'était-ce pas là tout le sens de leur amour ?* ». Et puis autour de cet amour fil conducteur, il y a le chaos. Le chaos au sens physique du mot et c'est ce qui m'a également interpellée. La référence au chaos physique correspond exactement au monde dans lequel Elle, Lui et la Troisième voix se meuvent, ce même chaos qui nous entoure toujours et que nous n'arrivons à pas maîtriser. Chaos physique, chaos social, et l'on voit que peut importe le temps et notre volonté acharnée de lutter contre les injustices qui nous entourent on se sent très souvent bien seul et démuni face à la dureté et à l'inertie. Pourtant ce récit est plein de joie, d'espoir et malgré la peine de la perte de l'être aimé, c'est de l'espérance et de la force qu'il promeut.

Je ne peux, malheureusement pas étayer plus les thèmes abordés et qui me sont chers également comme ceux par exemple du « *féminisme* » ou de la « *famille patriarcale* » et qui mériteraient d'être discutés mais en guise de conclusion je dirai qu'un « *Amour tissé dans la tourmente* » m'a permis d'aborder différemment les textes de Paul Vieille, de réécouter avec une autre oreille les enregistrements d'Evelyne et des chercheurs lors du colloque qui lui a été dédié. Et enfin de découvrir ce très beau film « *Le sel de la mer* » que je ne connaissais pas. Merci Evelyne d'avoir partager ses paroles avec nous. J'espère que nous aurons l'occasion d'en reparler de vive voix.

Marc Fenoli :

Cérémonie. A quelle cérémonie nous convoque l'auteure lorsque nous entrons dans la lecture de ce texte *Un amour*

tissé dans la tourmente ?

A quelle cérémonie participons-nous par la lecture de ce livre ?

Cérémonie, participation, accomplissement, purification, c'est en ces termes où résonne l'acte théâtral et autour de cette question que j'ai saisi, et ai été saisi, par le livre d'Évelyne Accad.

Quelle étrange cérémonie se déroule entre la première et la dernière page de ce livre ? Que se trame-t-il dans sa texture ?

Roman sans aucun doute, d'une facture particulière, qui fait place, dans un esprit je dirai 'situationniste', aux circonstances dans lesquelles, avec lesquelles et contre lesquelles, les narrateurs ont développé leur relation, partagé des réflexions et des épreuves, se sont aimés et sont allés jusqu'à l'extrême de leur temps de vie commune.

Si nous sommes invités à rejouer la trame d'une relation, ce sont aussi les problématiques et le drame d'une époque que nous traversons.

Il y est question de Paul Vieille, 1922-2010. Paul Vieille qui pourrait être un personnage fictif. Car on peut ne pas connaître le socio-anthropologue, le chercheur spécialiste de l'Iran et de la méditerranée complexe ; on peut ne pas connaître l'homme et son œuvre pour entreprendre et être happé par la lecture de ce roman qui nous le révèle dans la trame d'une alternance de voix narratives que l'on

comprend être empreintes d'une intention biographique et autobiographique.

Il est question de Paul Vieille et de sa relation à l'auteure, mais aussi de l'auteure et de sa relation à Paul Vieille.

Biographie de Paul Vieille, Lui, et autobiographie de l'auteur, Elle.

Lui n'est complet, au sens fort [complétude, dionysisme, Platon, le Banquet], que par la voix alternante de Elle. Et Elle n'est complète que par l'apport de la voix alternante de Lui.

Mais il y a 'autre chose' aussi, 1) qui dépasse ce qui serait la clôture de deux regards fusionnels, 2) qui fait fiction romanesque et apporte un trouble intéressant sur la perspective des vies racontées. Cette 'autre chose' purement fictionnelle est que les deux voix narratives de Lui et de Elle sont bien sûr du même auteur(e).

[Connaissant l'auteure, les circonstances de l'écriture et les racines 'testimoniales' de l'ouvrage, nous savons que la voix narrative de Lui est du même auteur(e) que nous savons reconnaître en la voix narrative de Elle.]

Il n'est pas question de 'Je'. Lui parle de Lui à la troisième personne, 'lui' ou 'il'.

Elle parle de Lui et de Elle à la troisième personne, 'il', 'lui', 'elle'.

En ce cas de cette relation, de Lui et de Elle, le 'je' serai une 'fiction grammaticale' [A. Koestler, expression, dans un autre contexte], tant les deux subjectivités se

pénétreraient dans un idéal de fusion que le texte tente d'accomplir sous notre lecture.

Le 'Je' et le 'Moi' sont des inventions langagières. Mais bien plutôt ce sont les subjectivités qui échangent et se complètent par la communauté d'usage du 'il' et du 'lui'.

L'auteure/narrateurs est omniscient ici dans la mesure où, endossant deux subjectivités pour les mettre dans la situation d'une intersubjectivité idéale, elle se met à distance [Duras, Sarraute] pour laisser se dérouler la trame évidente - ou le tissage - d'une histoire à deux voix en train de se faire et de se réfléchir en même temps.

La cérémonie à laquelle nous participons est celle par laquelle l'auteure éveille le temps perdu, fait parler les morts, partage les moments de vie commune et de réflexions, les combats, fait revivre la fusion d'horizon de Elle et de Lui, leur complicité vitale, sinon leur unicité.

Il n'y a pas de dialogue. Celui-ci a atteint sa fin. Il est résolu. Nous arrivons après : lorsque ce moment de la fusion d'horizon est accompli et que les voix interviennent pour se compléter, se parfaire, s'enrichir, pour le plaisir de pratiquer une harmonie.

Tout est aplani, réconcilié. Rendu parfait [par l'initiation, *téléte* en grec, du verbe *télein* ; *telesthain*, être initié ; *teleutan*, mourir].

C'est une cérémonie qui consacre le lien de 'Lui' et de 'Elle', et dont nous revivons l'intensité et l'humanité dans ce texte qui met en évidence une relation exigeante qui recherche la compréhension de l'autre et de ses expériences intellectuelles pour approcher au plus près sa

subjectivité.

Dans le même temps, le récit ressaisit le divers des manifestations qui font le monde humain et naturel et le divers des expériences auxquelles Lui et Elle ont été mêlés.

Le tissu des existences croisées de Elle et de Lui est-il ainsi fait, aussi, des fibres du réel dans lequel leur relation s'est épanouie.

Nous rappellerons que ce travail sur la subjectivité de l'autre et le respect de celle-ci, l'autre collectif des 'périphéries' et l'autre personnel, est le principe éthique de la recherche de Paul Vieille.

Quel est dans ce texte, dont le sous-titre est 'Récit à trois voix', la place ou le statut de cette troisième voix narrative dont nous n'avons pas encore parlé, et qui n'est ni un tiers exclu, ni un contre point à ce que disent Elle et Lui, mais une voix qui parle comme les deux premiers narrateurs à la troisième personne ?

Nous avons voulu comprendre et recevoir ce texte comme une cérémonie, au sens où, par lui [sa forme, ses thèmes et les voix qui s'y expriment], une action est accomplie [to perform]. Action qui rejoue et restitue le contexte et le régime d'une relation entre deux êtres, et accomplit dans le dit une forme de purification ou d'éclaircissement en faisant apparaître comment l'un est dans l'autre inextricablement, ou comment l'un est l'autre.

L'Aimé est l'Aimée.

Cérémonie d'évocation, de remémoration, d'interprétation qui est aussi invocation de celui qui est disparu, celui qui est passé dans l'ombre, à peine, soit dans la 'pièce à côté', et dont la voix de Lui [prosopopée] dans le livre actualise la présence.

L'évocation autant que l'invocation ne sont pas manières de tenter d'accomplir le travail d'un deuil que nous savons impossible, ou de mettre à distance celui qui passe pour être *de functus*. Au contraire. L'époque de Elle et de Lui est celle de Derrida, et nous savons du philosophe, notamment de son *Mémoires pour Paul Man* [1988], que lorsque la mort de l'autre arrive, 'il ne vit plus qu'en nous, entre nous', et que sa présence et l'impossibilité du deuil sont déjà en nous avant même qu'il ne meurt.

En passant du côté du récit et du Livre, ici, le personnage de Paul Vieille continuerait de vivre en un monde intermédiaire, immortel et invisible – comme ancêtre -, dans la proximité des vivants/visibles, selon la conception des anciens du monde méditerranéen, étrusques et phéniciens.

La cérémonie accomplit l'intersubjectivité [loi universelle de transmission autour du phallus, Lacan sur La lettre volée d'E. Poe], scelle le lien de Lui et de Elle, et la continuité intellectuelle et dans le temps des deux voix. Elle reçoit de Lui le pouvoir de dire et de transmettre.

Alors cette troisième voix énigmatique ?

En fait, elle est textuellement 'UNE troisième voix'. Cela veut dire qu'elle peut être habitée, prise en charge,

relevée, par plusieurs ‘personnages’ sortis eux aussi de l’ombre, ou du souvenir, et qui se succèdent, vont et reviennent pour prendre la parole.

Les trois voix, Lui, Elle et ‘Une troisième’, se complètent et s’accordent pour parler de ce qu’il en est de la relation de Elle et de Lui, du Liban, des corps souffrants, de l’amour et de la mort...

Aux voix de Lui et d’Elle, une troisième voix vient apporter un éclaircissement sur l’actualité politique du moment, la condition des femmes, une anecdote familiale, sur la maladie de Lui, son commentaire a propos d’une thèse....

‘Une troisième voix’ se complète elle-même, car plusieurs troisièmes voix peuvent se succéder.

Cette troisième voix serait donc polyphonique et une. Est-elle la voix de la pythie qui reçoit, rassemble et consacre les points de vue et les témoignages sur les moments de la vie d’Elle et de Lui, les situations traversées ? Intervenant ainsi dans notre cérémonie comme l’incarnation phonique de la reconnaissance et de la confirmation du lien qui unit Elle et Lui.

Le souffle de la terre et des multitudes humaines qu’elle comprend, la grande histoire et les petites histoires, les cultures diverses, les guerres et les vacances des amants sous le ciel serein, le plaisir recherché par les corps désirants constituent l’élément dans lequel Elle et Lui naissent, respirent, s’aiment, travaillent et meurent.

La tourmente, comme l’a écrit Évelyne, celle des temps et du siècle, est le quotidien sans promesse d’une éclaircie de ceux qui savent désormais que l’histoire est tragique,

que les civilisations sont mortelles, et que de grands récits manquent à notre motivation de combattre.

Pourtant, si l'épreuve de la tourmente est le destin de chacun (comment y échapper ?), si l'aube n'apporte plus de promesses, il en est dont le quotidien est de ne pas renoncer, de tenter de comprendre, de dépasser les maux et le mal, d'écrire et de construire, de se rebeller, contre les conditions faites aux hommes et aux femmes. Elle et Lui sont dans cet éveil.

Paul Vieille avait pris acte de 'la condition post-moderne'. Il écrivait, ainsi que le cite le préfacier, « La société n'a plus de sens, d'identité, son miroir est brisé, les idéologies sont mortes, les projets de société se sont effondrés, elle ne sait plus où elle va, ou, plus exactement se sait vouée à la mort. »

Alors, dans cette tourmente, qu'est-ce qui fait le lien du divers et tente de donner quelque sens aux choses et aux destins individuels et collectifs ?

Le nom à donner à la trame existentielle unificatrice, issue de la pratique du monde et des autres, est dans le titre de l'ouvrage d'Évelyne A., il s'agit de l'amour.

Et pas seulement de l'amour qu'Elle et Lui se vouent.

Leur amour tissé dans la tourmente relève les heurs et malheurs du monde comme il va, il réunit [agape] et donne le sens et l'idée et l'exemple d'une construction commune possible. Modeste, humaine, en proie à la finitude, peut-être temporaire ou intermédiaire, mais une construction tangible et communicative, efficace, salvatrice même

[comme la réalisation de la maison de la tendresse à Beyrouth].

L'amour tissé dans la tourmente est aussi tisserand. Il s'active sur le métier, produit le vêtement, la parole réconfortante et le sens [Dogon].

Rappelons, incidemment, qu'en écho aux trois voix de ce récit, répondent les divinités lunaires du tissage et du lavage de la mythologique gréco-latine. Divinités féminines qui vont par trois et en lesquelles constellent les trois phases de la lune et les trois périodes de la vie.

La triade lunaire la plus connue étant celle formée par Hécate, Sélénée et Artémis. [G. Durand. Ces divinités illustrent le mouvement rythmique, avec sa connotation sexuelle, et le caractère cyclique du geste et des temps. Le cercle suggéré par le mouvement répétitif de va-et-vient de la tisserande ou de la lavandière est symbole de la totalité, de la circularité temporelle et du recommencement.]

Pour terminer - et continuer avec les mythes et les rituels - relevons cette partie de l'avant-propos de Roula Zoubiane au livre d'Évelyne Accad.

Avec raison, elle y évoque Isis. 'Le monde tel qu'il se présente à nous aujourd'hui : un monde éclaté dont il nous faut pour le rendre vivable, recueillir les morceaux et reconstituer le corps comme le fit Isis du corps morcelé et jeté à la dérive du Nil, de son frère Osiris'.

En effet, l'auteure reconstitue les liens, rapproche les faits,

recoud entre eux les souvenirs, retrouve le sexe de l'époux et l'amour dans les replis de la mémoire des lieux partagés, resitue les gestes et les pensées dans les paysages traversés.

Au-delà du remembrement et de la reconstitution [du corps] de l'existence partagée de Elle et de Lui, l'auteure développe une volonté unificatrice (digne d'Isis) qui s'exerce contre l'éclatement du monde.

Une volonté qui est le prolongement de la relation de Elle et de Lui, le prolongement ou une émanation de ce qui fut réalisé entre eux et par eux et qui paraît s'appliquer, pour les rapprocher et les réconcilier, en une géographie à la fois physique et sacrée, aux lieux et cultures où cette relation s'est déplacée et a vécu [le monde méditerranéen, le Moyen-Orient, l'Europe, les Etats-Unis...]

Remettre de l'ordre dans le monde, certes, peut-être ? Y mettre au moins un peu d'amour.

La cérémonie amoureuse à laquelle notre lecture nous a amené à participer pourrait ainsi prendre le sens d'un mystère isiaque.

Matthieu Guillermo :

LA MAISON DE LA TENDRESSE

Dans les ruines fumantes

De leurs vies brisées

Des silhouettes errantes

Et sans destinée

**Elles sont mères et filles
Marquées du sceau noir
Des chefs de famille
Des faucheurs d'espoir
Alors viens, viens, prends ma main
Je t'emmène où rien ne blesse^[L SEP]
Où l'Amour est forteresse^[L SEP]
Dans la maison de la tendresse
C'est comme un refuge
Comme au creux d'un cœur
Où personne ne juge^[L SEP]
Où chante le bonheur
Une alcôve de paix^[L SEP]
Sans coups et sans peurs
Sourire et respect^[L SEP]
Femmes et filles sont sœurs
Alors viens, viens, prends ma main
Je t'emmène où rien ne blesse^[L SEP]
Où l'Amour est forteresse^[L SEP]
Dans la maison de la tendresse
Sur cette terre d'espérance
On a bâti les murs^[L SEP]
Contre toutes les souffrances
Pour panser les blessures
Et c'est à force d'y croire^[L SEP]
Que les pierres forment un cœur
Où renaît un espoir^[L SEP]
D'une autre vie, meilleure
Alors viens, viens, prends ma main
Je t'emmène où rien ne blesse^[L SEP]**

Où l'Amour est forteresse<sup>[L]
[SEP]</sup>

Dans la maison de la tendresse

Dans le Soleil levant

La lumière est caresse<sup>[L]
[SEP]</sup>

Pour toutes celles maintenant

Qui vivent cette belle promesse

Alors viens, viens, prends ma main

Je t'emmène où rien ne blesse<sup>[L]
[SEP]</sup>

Où l'Amour est forteresse<sup>[L]
[SEP]</sup>

Dans la maison de la tendresse

Paroles: Mathieu GUILLERMO<sup>[L]
[SEP]</sup>**Dépôt SACD Paris –**

Copyright LOC Washington 2021

Evelyne Barriac Lavaux :

J'étais l'une des infirmières qui a accompagné Paul Vieille dans sa dernière année de vie. Le souvenir que j'en garde est celui d'un homme fier, digne et tenace, peu enclin à s'écouter. Même dans les moments de grande faiblesse je ne l'ai jamais entendu se plaindre. Je pense qu'il était dur, trop dur avec lui.

Nos passages quotidiens dans l'agréable appartement montmartrois qu'il partageait avec sa compagne ont créé entre Evelyne et moi une entente, une complicité que rien ne laissait prévoir. Nous sommes devenues proches et nous sommes soutenues lors du décès de nos compagnons respectifs disparus à dix-huit mois d'intervalle.

Alors qu'Evelyne recherchait pour le relire et éventuellement corriger "Un amour tissé dans la tourmente", livre de souvenirs, témoignage de leur vécu qui lui tenait tant à coeur, je me suis spontanément et étourdiment proposée... Elle a accepté et cette relecture est rapidement devenue pour moi un travail à plein temps.

Je voulais, tout en étant consciente que cela était impossible, ce livre parfait. En mémoire de Paul, en mémoire de l'amour qu'il portait à celle devenue mon amie, en mémoire de l'amour qu'elle lui portait et dont elle contait l'histoire.

J'ai découvert un travail que j'ignorais et qui m'aurait plu: "Respecter le fond en y mettant la forme". Ponctuer, reformuler, réécrire parfois tout en gardant à l'esprit que: "Ça n'est pas moi l'auteure, que ça n'est pas moi qui écrit! Sacrée gageure!.. Evelyne et moi avons longuement échangé sur certains passages, il me fallait clairement comprendre ce qu'elle exprimait pour reformuler de façon fidèle et précise. Ce travail a toujours été réalisé dans une écoute respectueuse et c'est toujours Evelyne qui a choisi de corriger ou conserver tel quel ce qu'elle avait écrit.

Ce travail en commun, ces échanges nous ont permis de tisser une amitié encore plus profonde. Nos conversations, nos partages de vue "socio-politiques", l'écouter me parler du Liban, de la Maison de la Tendresse, l'aider selon mes moyens aussi. Nous avons aussi partagé des moments de calme, de détente dans les campagnes normande ou tarnaise, en Suisse... Pour cela je remercie chaleureusement Paul qui a permis cette rencontre et ce qu'elle est devenue. Je t'en remercie aussi Evelyne, mon amie.

Et puis il y a eu pour moi la rencontre du Liban! Celle de tante Malaké avec laquelle j'ai passé des moments inoubliables (l'anniversaire, l'achat des chaussures...) Celle de Tina que j'aurais tant souhaité revoir avant qu'elle ne retourne en Ethiopie. Celle de Jacqueline tricotant avec une ferveur sereine, confiante en la vie, portée par sa foi authentique en l'Amour Divin. Celle des femmes réfugiées à la Maison de la Tendresse, leur courage, leur ténacité, leur entre-aide afin d'arriver à vivre le mieux possible malgré les malheurs endurés. Celle de Sylvana et de sa

cuisine si goûteuse! Et Rula, et Faouzi, et Georges, et les cousines et cousins, et les nièces et les neveux et Johnny qui m'a fait découvrir le vieux Beyrouth et la plaine de la Bekaa! C'était juste le bon moment!...

Six mois après, l'explosion! Les très longues heures d'angoisse sans nouvelles bien que ma petite voix me souffle que rien de trop grave n'était arrivé à Evelyne, Tina et tante Malaké, que je les reverrais... Et depuis le chaos dans ce pays déchiré par sa politique intérieure, les partis de la finance et les ingérences des pays étrangers.

Puis un nouveau manuscrit, une nouvelle relecture, de nouveaux échanges, de nouvelles discussions autour d'une phrase, d'un paragraphe. Nous avons ri, souri, pleuré... La vie quoi!...

Qu'un autre manuscrit prenne corps, que je sois une nouvelle fois ou non ton aide n'a pas d'importance. Je suis heureuse de cheminer avec toi. Heureuse d'avoir participé à la rédaction de ces deux ouvrages et d'en vivre la parution.

Je sais combien avoir écrit et édité "Un amour dans la tourmente" t'était important. Tu peux être heureuse et fière de l'avoir fait.

Affectueusement.

Evelyne

Monique Loubet :

Je souhaitais envelopper les textes si touchants d'Evelyne Accad pour son livre " La Maison de la tendresse " par trois oeuvres, afin d'exprimer mon ressenti devant la gravité des textes.

Sur la couverture, les couleurs pastel, veulent apporter de l'apaisement, de la beauté et de l'espoir à toute souffrance, puis son envol vers la liberté tel l'oiseau! Les deux autres dessins en noir et blanc

illustrant les textes en exprimant leur signification profonde, sur l'enfermement psychologique et par la force de l'éloignement, une renaissance souhaitée, afin de rejoindre la chaîne de l'amitié universelle.

Ceux-ci offrent toute leur force à l'écriture d'Evelyne Accad.

Michel Marié :

J'aurais beaucoup aimé parler de vive voix du livre d'Evelyne que je viens de lire et de relire. Mais malheureusement mon état actuel de santé (et mon âge) m'ont rendu la tâche difficile.

J'ai été évidemment particulièrement sensible à cette infinie tendresse qu'elle exprime tout au long de l'ouvrage et qui les relie, elle et Paul, avec une force exaltante ; sensible à ce «mouren d'amour» qu'elle partage avec son amant, son aimé. L'image qu'elle donne de Paul m'a d'autant plus ému que celui que j'avais connu dans les années 50, à l'époque où je l'avais fréquenté en tant qu'étudiant, était alors tout autre. C'était encore le Paul dont elle décrit quelque part les origines solitaires, celui qui par ailleurs travaillait chez Chombart de Lauwe sur des questions qui l'avaient totalement éloigné de ses origines méditerranéennes.

Ce qui cependant m'a aussi profondément marqué dans la lecture de cet ouvrage, est la manière dont il montre la construction de cet amour, de ce mouren d'amour en fonction d'un certain nombre de phénomènes vécus dans le temps et dans l'espace, et dont j'aimerais dire quelques mots.

Le premier auquel il est fait référence est celui des traumatismes de l'enfance qui concerne Evelyne (et aussi

Pau) et dont elle dit à plusieurs endroits combien l'inquiétude congénitale qui en découlait avait été en même temps le leitmotiv de sa volonté permanente d'écriture ; l'écriture comme une sorte de thérapie. J'ai beaucoup aimé ces quelques phrases où il est dit « qu'il l'aimait tant lorsqu'elle écrivait ». L'écriture était sa vie, son métier, sa passion.

Un second facteur constructif de cet amour, bien difficile à évoquer et cependant présent à chaque endroit de l'ouvrage, y compris même dans le titre, est la tourmente du cancer. « Leur amour s'était renforcé dans le temps et même plus encore avec la maladie les ayant atteints tous les deux, elle d'abord, lui ensuite alors qu'elle guérissait ». Le cancer est partout présent dans le livre. Il figure même dans l'ouvrage comme argument pour écrire, comme producteur d'une passion pour écrire ; les souffrances de l'aimé comme supplication de l'écriture de sa chère et tendre.

Une troisième notion qui me semble centrale et récurrente dans l'ensemble de l'ouvrage, concernant particulièrement Evelyne, est celle de mélange, d'hybridation, de mixité des cultures. Etre née Libanaise impliquait être née de la mixité ; déjà au niveau familial (mère suisse et père libanais) mais aussi urbain ; Beyrouth en tant que ville cosmopolite, ville d'accueil pour réfugiés de toutes provenances (mais aussi « entraînée et malmenée malgré elle dans le tourbillon de violence et d'intolérance qui y régnait »). Et là, j'ai été particulièrement touché par les réflexions d'Evelyne sur son Liban natal, le pays où elle eut à souffrir de la plus grande solitude dans sa jeunesse, et qu'elle considère aujourd'hui comme écartelé, divisé, meurtri, «cancérisé».

Mais en même temps ce qui m'a frappé est la manière dont

elle s'est servie de la mixité (et de l'écartèlement) du Liban pour parler de sa propre mixité. « Elle était mélange, mixée par toutes ces différentes cultures) » (p 266).

Pour Paul, « Evelyne était Beyrouth, ville attachante, fascinante et brillante comme elle » (p140). L'essentiel est toujours entre, pourrait-on dire ; l'entre-deux, la mixité comme accumulateurs de sens. Et de ce point de vue la pensée d'Evelyne me rappelle celle de G. Simmel qui, à la différence d' E.Durkheim, son contemporain, n'avait pas porté tellement d'attention aux sociétés constituées, aux faits établis mais à tout ce tissu conjonctif d'objets, de rites, de rythmes apparemment anodins et pourtant essentiels qui lui font dire que la vie sociale, les phénomènes de socialisation se forment, se font ou se défont dans les entre-deux. D'où la nécessité de découvrir les autres (nos alter ego), quels qu'en soient la couleur, la race, le sexe pour se découvrir soi-même; l'interstitiel instituant, l'interstitiel comme lieu de la coproduction du savoir.

Enfin le dernier point sur lequel j'aimerais dire quelques mots et qui d'ailleurs est en profonde résonance avec cette notion de mixité, d'interstitiel dont il vient d'être question : le besoin qu'ils éprouvent tous deux d'être en marge de l'establishment, d'échapper aux intrigues politiciennes, «aux gens comme il faut», aux traditions, à la famille et à la société bien pensante. Mais combien est difficile et salutaire une telle position !

Merci, Evelyne, de ce texte magnifique.

Michel Marié

Cheryl Toman :

Evelyne Accad raconte dans l'introduction de « *La Maison de la Tendresse* » comment elle était obligée de se concentrer sur la critique littéraire pour maintenir sa carrière universitaire parce que les universités ne valorisent pas assez la création littéraire chez leurs professeurs. Quand on est professeur de littérature, le comble de l'ironie réside dans le fait que les universités veulent que nous, les critiques littéraires, identifient les grands auteurs de notre monde mais nous ne pouvons pas être ces grands auteurs nous-mêmes. Donc, Evelyne aurait peut-être préféré écrire encore plus de romans et de nouvelles pendant ces années-là à l'Université d'Illinois où elle a passé plus de 30 ans de sa carrière, mais pour parler égoïstement, nous sommes ravies qu'elle ait contribué à encore une autre conversation féministe en publiant ses romans et nouvelles ainsi que ses livres et ses articles « académiques » ou « scientifiques » comme son ouvrage

« *Des femmes des hommes et la guerre* » qui date de 1993.

La version française est sa traduction de « *Sexuality and War* » publié d'abord aux Etats-Unis en 1990. Donc, dans l'introduction de « *La Maison de la Tendresse* », Evelyne semble diminuer un peu la critique littéraire qu'elle avait produite mais en fait, elle est douée pour cela aussi et si l'université reconnaît de plus en plus les ouvrages créatifs de ses professeurs aujourd'hui, c'est grâce aux chercheurs comme Evelyne qui avait réussi à faire les deux en même temps. Heureusement, elle n'a pas laissé ses ouvrages créatifs de côté. Ça fait déjà trente ans que « *Des femmes des hommes et la guerre* » est sorti mais il est encore utile aujourd'hui et en fait, j'ai découvert de nouveau ce livre que je connais déjà très bien parce qu'en travaillant actuellement sur une autre étude sur les écrivaines maliennes qui vivent depuis 10 ans maintenant une guerre qui déchire leur pays, j'ai retrouvé ces théories originales qu'on peut appliquer à des situations de toute femme qui

subit les violences dans un contexte de guerre et de conflit. J'avais sorti ces théories pour mon autre étude, mais j'étais aussi en train de relire « *La maison de la tendresse* » pour cet évènement cet après-midi et je me suis rendu compte que ces mêmes théories présentées dans « *Des femmes des hommes et la guerre* » peuvent être extrêmement utiles si on veut mieux comprendre tout ce qui se passe dans ce recueil de nouvelles, si on veut décortiquer toutes les questions qui y sont soulevées. Ces nouvelles sont basées sur la vie réelle, son expérience à elle, mais aussi sur les expériences des femmes qui l'entourent au Liban au sein de sa communauté et hors de cette communauté, femmes qui sont venues à l'abri qu'elle a fondé avec sa sœur Jacqueline, des femmes d'aujourd'hui et des femmes d'hier. Et le Liban est un personnage dans ses nouvelles, un être qui vit mais qui est meurtri à un tel point aujourd'hui qu'on se demande s'il renaitra de ses cendres cette fois-ci.

Mais pour revenir aux théories présentées dans « *Des femmes des hommes et la guerre* », Evelyne nous démontre qu'il est logique qu'un pays qui subit des guerres successives pour acquérir des territoires ou défendre ses frontières soit aussi un lieu dangereux pour les femmes parce que les femmes deviennent une partie de ce territoire à défendre ou à abuser. Les viols et d'autres violences contre les femmes sont un aboutissement logique de la misogynie dans la société. Des femmes insultées, battues, violées, même dans leurs familles et parfois abandonnées par leurs propres familles...si elles avaient survécu à tout cela...sans oublier ce qui s'est passé pendant la guerre civile au Liban...

Une société est bien malade avant que la guerre éclate ; si les hommes n'arrivent même pas à respecter les femmes dans leurs propre famille ou couple, il est impossible de vivre en harmonie avec l'autre à l'extérieur de la maison. Bien sûr, la pauvreté, l'exploitation

économique, les inégalités sociales sont présentes dans la société aussi et les opprimés retournent leur colère contre eux-mêmes au lieu de s'en prendre à l'oppresseur, comme explique Evelyne dans son ouvrage. (Accad 27). Dans ce même livre, Evelyne souligne pourtant que bien des nationalistes et des gauchistes pensent que les femmes doivent rallier les idéologies et les mouvements déjà existants. Je la cite :

« Pourtant dans ces mouvements, la morale traditionnelle bien souvent passe au travers des dogmes et établit de nouvelles barrières entre le sens du devoir des femmes et leur quête de vérité et de liberté » (38).

N'est-ce pas le cas de la jeune femme qui est née dans un milieu défavorisé et dépossédé dans la nouvelle « *A la recherche de soi* » ? Elle qui est voilée simplement parce que c'est ce que son amoureux voulait ? Et quand elle a eu le courage de l'enlever parce que c'est ce qu'elle, elle-

même voulait, il est « désemparé par cette nouvelle femme qui lui échappe. Il n'arrive plus à la contrôler, à lui enseigner la soumission et domination masculine écrites dans les textes qu'il a appris et dont il a besoin pour se faire valoir, renforcer sa puissance et sa confiance en lui-même » (94). Comme Evelyne écrit sur ce jeune homme : « Son approche des femmes est devenue un prolongement de son arme de guerre. Il croit trouver une volupté de vie dans ce corps de femme qu'il veut pénétrer comme il fait la guerre » (68).

Il n'y a pas une meilleure religion qu'une autre dans « *La Maison de la Tendresse* ». Et en fait, ce jeune homme dans la nouvelle retire une fausse interprétation des textes qu'il a appris. L'extrémisme musulman mais aussi chrétien est présent dans ce texte et peu importe si une Libanaise est musulmane ou chrétienne ou autre, elles souffrent à cause de ce qui est dans la culture avant tout

**et donc elles peuvent se comprendre. Et pour chacune,
« la pression de sa communauté est trop forte » (92).**

**Donc, dans son texte, Evelyne fait ce que ma collègue
Metka Zupancic décrit comme un « remembrement » des
corps des femmes qui sont violentées et cassées,
physiquement et sentimentalement. C'est uniquement une
« attitude d'ouverture inconditionnelle et non
dominatrice » qui permet ce remembrement (Zupančič 34).
Dans « *L'Explosion de Beyrouth* », on est témoin de ce
remembrement physique d'Evelyne et de Tiztu qui est
symbolique du remembrement nécessaire de la ville de
Beyrouth après l'explosion :**

***« Tiztu et moi nous tenons au-dessus de l'évier
épongeant le liquide visqueux coulant de nos têtes.
Communion du sang. Nous nous aidons, nous nous
soutenons. Nos forces sont décuplées par la sororité,
la solidarité ressentie » ...(148).***